

Association du Souvenir Aux Morts des Armées de Champagne

JOURNÉES du SOUVENIR des 7 et 8 FÉVRIER 1931

sous la Présidence du Général GOURAUD

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Notre deuxième Assemblée Générale aura lieu le Samedi 7 Février à 14 heures 30, dans les salons du Gouverneur Militaire de Paris (Entrée: 2, Boulevard des Invalides).

Nous prions nos adhérents qui, seuls peuvent prendre part à cette Assemblée, de bien vouloir nous faire connaître pour le 25 Janvier 1931 au plus tard, les questions qu'ils désireraient voir soumettre à l'Assemblée Générale.

Seules, les questions qui nous auront été présentées pourront être discutées.

A l'issue de l'Assemblée Générale, Conférence de M^r Louis MADELIN, de l'Académie Française.

Nos adhérents recevront en temps utile une carte d'invitation.

VIII^e MESSE DU SOUVENIR

Le service solennel de Requiem à la mémoire de nos glorieux Morts de Champagne sera célébré le Dimanche 8 Février 1931 à 10 h. 45 en la Chapelle Saint-Louis des Invalides.

Les familles éprouvées, les combattants et tous nos amis, sont invités à venir très nombreux pour rendre un fervent hommage aux glorieux soldats tombés en Champagne.

La flamme sera ranimée à l'Arc de Triomphe par l'Association le 8 Février 1931 à 18 h. 30.

Notre Pèlerinage Annuel en Champagne

A l'aube du 28 septembre 1930, un large vent d'Est avait balayé tous les nuages et un ciel bleu faisait présager une journée splendide, digne du souvenir que tous les pèlerins apportaient à nos Grands Morts.

Les vieux parents, les veuves et les orphelins, fidèles au souvenir, étaient là comme chaque année. En bon ordre, chacun prend sa place. On se retrouve ou bien l'on fait connaissance, on a besoin de s'épancher, et tout à l'heure, on donnera à son voisin les détails sur les dernières lettres reçues, les projets anéantis, les indications laconiques qui avaient fait connaître la terrible nouvelle, les témoignages des camarades, les détails du lieu et de l'heure.

Dès la sortie de Châlons, le cortège se divise en deux: la première fraction s'engage sur la route de Suippes pour aller visiter la région des Monts; la deuxième fraction prend la route de l'Epine pour se rendre à la Main de Massiges et à Minaucourt.

Premier itinéraire

Les cars filent rapidement. Voici Saint-Hilaire-au-Temple, puis Cuperly et la traversée désertique du camp de Châlons. Enfin, à l'horizon, Suippes et ses hautes cheminées, ses grandes casernes et son nouveau clocher. Mais nous n'entrerons pas dans cette dernière localité, nous nous engagerons sur la route de Jonchery, où quelques minutes après nous descendrons en face du cimetière, à gauche de la route. Le Maire de Jonchery s'avance au-devant du Commandant Royer, représentant le Général Gou-

raud. Assisté du Président des Anciens Combattants, il présente au Commandant Royer, suivi de tout le pèlerinage, le Conseil municipal et les Anciens Combattants. Un cortège se forme où toute la population de Jonchery-sur-Suippes se joint au pèlerinage et monte au milieu du cimetière, près de la grande croix. Ce cimetière national français contient 4.450 tombes, plus quatre ossuaires contenant 5.080 corps. Créé en 1915, il renferme les corps des soldats qui ont été tués sur les communes de Jonchery, de Saint-Hilaire-le-Grand, et ceux déposés provisoirement dans les cimetières de Bussy-le-Château, Cuperly, Farman, et les cimetières 4 et 9, se trouvant sur la commune de Suippes. Une minute de recueillement est observée par l'assistance émue et le Commandant Royer prend la parole pour remercier le Maire de Jonchery, les Anciens Combattants et la population, de la marque de sympathie que tous apportent au pèlerinage de Champagne. En revenant vers la route, chacun peut voir combien de soins sont apportés à l'entretien des tombes des cimetières du front où chacune est fleurie, et c'est certainement un grand réconfort pour les pèlerins.

Ensuite, l'on part pour Saint-Hilaire-le-Grand. Sur le parvis de l'église se tiennent le Maire et son Conseil Municipal, les Anciens Combattants et M. l'Abbé Charbonnier. Après la présentation des groupements, les pèlerins prennent place dans l'église et l'office religieux commence. La marche funèbre de Chopin se fait entendre durant toute la première partie de la messe.

A l'Évangile, M. l'Abbé Charbonnier prononce quelques paroles émues glorifiant la mémoire des soldats tombés en Champagne.

A l'élévation, la sonnerie « Aux Champs » retentit sous les voûtes de l'église reconstruite. Après la messe, M. le Curé de Saint-Hilaire donne l'absoute. Une palme est déposée au Monument aux Morts au nom de l'Association. Le Commandant Royer remercie le Maire et la population d'être venus si nombreux. Les pèlerins conserveront du court arrêt à Saint-Hilaire-le-Grand, village entièrement reconstruit, un souvenir touchant pour la sympathie reçue et les marques d'affection qu'ils y ont trouvées. Bien des yeux étaient embusés de larmes à la sortie de l'église, et dans les auto-cars qui repartaient, les conversations étaient moins nombreuses, l'on se recueillait encore, car maintenant nous étions en pleine zone de bataille.

Une maison seule sur la route, c'est la ferme de l'Espérance. A trois kilomètres, à droite, près d'un petit bois, le pavillon français apparaît, puis l'on distingue plus nettement un cimetière et l'on s'arrête. C'est le cimetière du Bois-du-Puits, contenant 3.520 tombes françaises, plus trois ossuaires français contenant 2.852 corps. Dans ce cimetière ont été regroupés les corps recueillis dans les secteurs de la Voie-Romaine, Est-de-Moscou, Village-Gascon, d'Estival, Mont-sans-Nom, Mont-Blond, Mont-Haut, Mont-Cornillet, Mont-du-Casque, Mont-Téton, Bois-Sacré, Bois-Liévin, Bois-de-la-Chapelle, Bois-du-Puits. Les pèlerins peuvent encore voir combien ce cimetière est soigné : plus de croix de bois, mais de belles croix de pierre portant, gravés, les noms de nos soldats, les tombes fleuries, les allées propres et bien sablées, de grands ossuaires au fond. Nous sommes alors dans le secteur d'Aubérive. Une minute de pieux recueillement est observé et l'on revient vers les cars, encore bien émotionné.

La route se déroule à perte de vue. Sur la gauche, de riants villages renaissent; sur la droite, la zone des Monts, inculte et blanche. Les autocars près de Prosnès tournent à droite, s'engagent dans le chemin du Cornillet. Ils s'arrêtent d'ailleurs quelques minutes après, en face de l'entrée du boyau conduisant au sommet. Le soleil est chaud, le temps idéal, chacun descend, prend son repas froid et s'installe dans les nombreux trous d'obus. Il faut se presser toutefois, car nous ne sommes pas encore à Navarin. Les pèlerins repartent et s'engagent dans le Boyau du Cornillet. Quoique la pente soit douce, l'ascension est difficile pour les parents âgés et les vieilles mamans qui, lorsqu'elles se trouvent fatiguées, s'arrêtent près d'un trou d'obus ou bien des débris d'une cagna, s'agenouillent, se recueillent, prient... Ce Mont, cette craie blanche, ces tranchées, ces fils de fer barbelés, c'est l'image vraie du champ de bataille. Tous ceux qui n'ont pu monter jusqu'au sommet auront jalonné ce nouveau Mont-des-Oliviers qu'ils auront gravi comme un calvaire en priant et en se recueillant, puis quel-

que objet sera ramassé : éclats d'obus, fleurs des champs, souvenirs de ces lieux sacrés. Au sommet, le Commandant Royer décrit magistralement l'historique de la bataille des Monts en ces termes :

MESDAMES, MES CHIERS CAMARADES,

Avant de parler des monts de Champagne au cours de la grande Guerre, je voudrais faire avec vous un tour d'horizon.

Dans cette région, où tant de fois déjà avant 1914, les Français avaient dû se battre pour défendre à l'envahisseur les routes de Paris, tous les coins étaient marqués par les champs de bataille :

Vers l'Est, c'est Valmy, aux débouchés de l'Argonne.

Au Sud-Est, La Cheppe, avec le camp d'Attila.

Au Sud, Champaubert.

Vers l'Ouest, le Chemin des Dames et Craonne.

Les monts de Champagne, eux, ne sont entrés dans l'Histoire qu'au cours de la dernière Guerre, et encore très tardivement.

Mais les noms que nous allons évoquer, si souvent mentionnés dans les communiqués, remueront tant de souvenirs qu'ils rappelleront à chacun de nous pourquoi nous sommes venus aujourd'hui sur ce coin désolé.

Au sud de Moronvilliers, les crêtes des monts de Champagne s'étendent sur près de sept kilomètres, séparant la vallée de la Vesle de celle de la Suippe.

Elles sont marquées par des noms fameux : le Mont-Sans-Nom, le Téton, le Casque, le Mont-Pertois, le Mont-Haut, le Mont-Blond, et enfin celui sur lequel nous sommes, le Cornillet.

Vers le Sud, vous voyez la voie romaine que nous avons suivie tout à l'heure avec le cimetière d'Aubérive, la ferme Moscou, Prosnès un peu au delà, la Maison du Garde et les Marquises.

Plus loin, le camp de Châlons, la vallée de la Vesle, passant à Wez-Thuizy et Prunay; enfin, fermant l'horizon, la montagne de Reims avec les villages de Verzy et de Villers- Marmery brillant au soleil.

1914 - 1915 - 1916. — Au début de septembre 1914, deux armées allemandes suivant les Français en retraite passent aux pieds des monts :

A l'Est, Von Hausen, par Sommepey, Suippes et Châlons.

A l'Ouest, Von Bülow, par Reims et Epernay.

Battues aux Marais de Saint-Gond, elles doivent reculer, et la 3^e Armée vient s'installer ici en liaison avec Von Bülow, qui est au Chemin des Dames, la 4^e Armée à gauche, s'appuyant à l'Argonne.

Utilisant les monts comme observatoires, les Allemands les couvrent et se retranchent aux lisières des bois que nous voyons repousser entre ces monts et Prosnès.

Lorsque nos troupes débouchent de la vallée de la Vesle, elles sont vues de partout et ne peuvent guère dépasser la voie romaine.

Pour la même raison, il est difficile aux Français d'entreprendre une opération quelconque dans cette région. Aussi les années 1914, 1915 et 1916 se passent sans que ce coin du front soit agité.

Au Sud-Est, c'est le secteur de Prosnès.

Au Sud-Ouest, celui des Marquises.

Tous deux de tout repos, et le 25 septembre 1915, voici aujourd'hui presque quinze ans, lorsque le Haut-Commandement français, profitant de la présence en Russie de nombreuses divisions allemandes, cherche à percer le front adverse en Champagne, il limite, à l'Ouest, son attaque à Aubérive, hors du champ d'action des monts.

1916, c'est l'année de Verdun et de la Somme, les monts de Champagne continuent à ne pas faire parler d'eux.

1917

1917 voit l'effondrement de l'empire russe.

Avant que l'ennemi n'ait pu faire revenir ses divisions, le Haut-Commandement anglo-français monte une opération générale.

Entamée au Nord par les Britanniques, le 9 avril, les armées Mangin et Mazel la continuent le 16 entre Soissons et Reims, tandis que, le 17, le Général Anthoine la prolonge ici.

Sur quinze kilomètres, des Marquises à Aubérive, la 4^e Armée s'ébranle dès l'aube pour enlever l'énorme massif de Moronvilliers,

Le soir du 17, elle a enlevé le Mont-Blond et fait 2.500 prisonniers. Les jours suivants, c'est le tour du Mont-Sans-Nom, puis du Téton et du Casque, ces deux derniers enlevés par la division du Général Eon, président de notre Association.

Mais le Cornillet, les Monts Haut et Pertois tiennent toujours.

Au Cornillet, en particulier, un vaste tunnel à trois entrées abrite tout un régiment d'Infanterie, qui contre-attaque dès que nous atteignons le sommet.

Après les attaques d'avril, une série d'actions complémentaires est entreprise pour enlever à l'ennemi ces derniers observatoires.

Le 20 mai, le 1^{er} Zouaves conquiert le tunnel crevé par un obus de 400, 1.000 Allemands y sont faits prisonniers, 600 y sont trouvés asphyxiés.

Le massif de Moronvillers est bien à nous et il y restera malgré toutes les tentatives ennemies, particulièrement au Mont-Haut.

15 JUILLET 1918

Ces monts, qui nous ont coûté si cher, nous allons pourtant les abandonner volontairement en 1918.

Ayant ramené du front russe toutes ses Divisions, et avant que les Américains ne soient arrivés en force, Hindenburg veut une bataille décisive.

En mars, à Saint-Quentin, il essaie de couper les Britanniques des Français; Foch l'en empêche devant Amiens.

En mai, il pousse jusqu'à Château-Thierry, mais ne peut atteindre la forêt de Villers-Cotteret.

En juin, il progresse vers Paris, mais Mangin le contre-attaque victorieusement à Méry-Belloy.

Il monte alors une formidable offensive, l'assaut de la paix ou « Friedensturm ».

De Château-Thierry à la Main de Massiges, soit 80 kilomètres, trois armées allemandes doivent couper le front français en deux.

Les Français en suivent les préparatifs jour par jour. Pour échapper au bombardement ennemi qui s'annonce des plus violents, le Général Gouraud organise sur son front une zone d'avant-postes qui résisteront en outre jusqu'à la mort et dissocieront ainsi l'attaque en obligeant les vagues d'assaut ennemies à s'arrêter pendant que le barrage roulant continuera sa marche tout seul.

Mais l'essentiel, pour que l'ennemi ne se doute de rien, est de continuer à tenir solidement les premières lignes jusqu'au déclenchement de l'offensive.

Ici, la 124^e Division d'Infanterie avec ses trois régiments d'Infanterie en ligne, tient le Cornillet, le Mont-Blond et le Mont-Haut.

Le 14 juillet, à 20 heures, un coup de main, au Mont-Sans-Nom, de la 132^e Division d'Infanterie, qui est à droite, ramène 27 prisonniers; ceux-ci confirment tous les renseignements recueillis jusqu'alors: le bombardement ennemi commencera à minuit et l'attaque partira à 4 heures.

Le dispositif prescrit par l'Armée pour recevoir cette attaque est pris aussitôt. Dans chaque R. I., deux bataillons sont ramenés sur la position de résistance qui est ici à la voie romaine; le 3^e bataillon est laissé aux avant-postes avec une section seulement aux monts.

A 23 h. 45, notre artillerie déclenche sa contre-préparation.

A minuit dix, le bombardement ennemi commence, très violent sur les monts, où il n'y a presque personne; le Commandant de la IV^e Armée a vu juste.

A 1 h. 45, les « Minenwerfer » tirent.

A 3 h. 25, les sections des monts signalent l'arrivée dans les tranchées en face des troupes d'attaque; notre artillerie y concentre son tir.

A 3 h. 45, l'ennemi tire sur nos batteries.

A 4 heures, il fait grand jour, les monts disparaissent dans la fumée.

A 4 h. 25, du Casque et du Téton, plus visibles, du Nord des Marquises, partent des fusées chenilles: c'est le signal convenu pour prévenir de l'attaque ennemie.

La 124^e Division d'Infanterie est attaquée par trois Divisions; l'ennemi semble surtout faire effort du Cornillet vers Prosnes: il a mis là sa 3^e Division de la Garde.

La section du 124^e R. I. laissée au Cornillet est submergée, mais les vagues d'assaut ennemies sont arrêtées par l'échelon de résis-

tance des avant-postes, et le barrage roulant, désormais inutile continue seul sa marche vers Prosnes.

A 7 heures, lorsque les premiers éléments de la Garde arrivent en vue de la voie romaine, ils sont pris à parti par tous les feux de la position principale et doivent se jeter dans les boyaux.

Ils cherchent bien à progresser à la grenade, mais dès 10 heures l'attaque allemande est définitivement clouée au sol, à l'Est de la Maison du Garde, et après avoir subi de grosses pertes.

Notre artillerie peut alors tirer à vue et démolir tout à son aise, les réserves, convois, et même deux escadrons ennemis qui passent entre les monts, progressant vers le Sud.

La Garde allemande avait comme objectif la Marne, c'e n'atteint nulle part la voie romaine.

Quoique fatiguées, nos troupes sont animées d'un moral splendide; comme le Général Gouraud l'exprime dans son ordre du soir, elles sentent que « c'est une belle journée pour la France ».

Le « Friedensturm » a échoué.

Désormais, l'ennemi ne va plus connaître que des échecs:

18 juillet: contre-offensive Mangin à Villers-Cotteret.

8 août: victoire du Général Debeney à Montdidier.

12 septembre: prise de Saint-Mihel par l'armée Pershing.

Son tour va venir en Champagne.

Le 26 septembre, en liaison avec les Américains en Argonne, l'Armée Gouraud l'attaque; tout à l'heure, à Navarin, une voix beaucoup plus autorisée que la mienne, celle du Général Pettelat, ancien chef d'Etat-Major de la IV^e Armée, vous en fera l'histoire.

Le 5 octobre, l'ennemi, pressé sur ses flancs à Reims et au Nord de Sommepey, évacue les monts; il repasse la Suippe, puis l'Aisne: l'Armistice est proche.

Les monts avaient fini leur rôle; grâce à leur sacrifice, et surtout à celui des Bataillons aux avant-postes, la plus formidable offensive allemande avait échoué.

A tous les Morts de Champagne, et en particulier à ceux de ces Bataillons, dont beaucoup reposent au cimetière d'Auberive ou nous nous sommes recueillis ce matin, va notre pensée reconnaissante.

Ensuite, les uns vont visiter le tunnel du Cornillet, tandis que les autres déposent au sommet une gerbe de fleurs, hommage anonyme à tous ceux qui sont tombés là.

A l'heure prévue, on reprend place dans les autocars pour continuer la randonnée autour des Monts. Deux plaques nous indiquent que nous traversons ce qui fut un village et où il ne reste que quelques pierres de l'église, c'est Nauroy, village entièrement détruit et qui ne sera pas reconstruit. Puis la route sinueuse nous laisse apercevoir de temps à autre un gourbi, un ouvrage, une cagna, de vieux obus, et voici au détour du chemin quelques vestiges: une simple croix de cimetière et les deux plaques qui indiquent l'emplacement du village de Moronvillers.

Nous nous éloignons ensuite un peu de la zone de première ligne, mais suivons encore les tranchées où les arbres déchiquetés sont encore visibles, les abris encore existants. Un bosquet nous laisse apercevoir Dontrien. Nous traversons la voie du chemin de fer à Saint-Martin-l'Heureux, puis voici Sainte-Marie-à-Py, où nous admirons au passage le beau et simple monument aux Morts. Et c'est sans retard que nous arrivons devant le cimetière de Somme-Py qui, malheureusement, est inaccessible. Ce cimetière national français contient 1.469 tombes, un ossuaire de 8 corps et un inconnu et un autre de 704 corps inconnus. Re-

groupement des cimetières effectué de décembre 1923 à janvier et février 1924.

Et nous voici revenus dans une zone bien connue des pèlerins, voici Somme-Py dont on aperçoit l'église reconstruite et les riants maisons, la côte où l'on voit déjà de nombreuses voitures de tourisme, des camions, des autocars et brusquement voici Navarin, le centre, le point de rendez-vous de nos pèlerinages. Le service d'ordre parfaitement réglé fait ranger les autos de notre premier groupe et nos pèlerins rejoignent alors ceux qui ont suivi le deuxième itinéraire et qui nous ont précédé de quelques minutes.

Deuxième itinéraire

Dès la sortie de Châlons, les cars s'engagent sur la grand'route à droite, et les pèlerins saluent au passage l'élégante basilique de l'Épine où le pèlerinage s'est arrêté l'an dernier, puis s'engage sur le parcours Tilloy-Bellay et la Croix-en-Champagne pour gagner Somme-Tourbe. Ils aperçoivent dans le lointain, à droite, le monument de Valmy et après avoir sillonné la route pittoresque qui longe la Tourbe, les pèlerins arrivent sans incident à Minaucourt.

A ce moment, sur la place de la Mairie, et en présence de Mgr Tissier et de la Municipalité, le Général Eon procède à la remise d'un drapeau à la section de l'U. N. C. Le Maire remercie le Général et lui témoigne sa reconnaissance. L'église est ensuite envahie et Mgr Tissier s'excuse de ne pouvoir donner à chacun une place. La messe se déroule dans un grand recueillement et à l'évangile, M. l'Abbé Faguier, Curé de Minaucourt, rappelle que c'est le jour consacré par sa paroisse à ses Morts et est heureux de saluer les pèlerins et associe les Morts de Minaucourt aux Morts de Champagne. Les tambours et clairons de l'Harmonie du Cercle Catholique de Châlons sonnent « Aux Champs » à l'élévation. Après l'office, Mgr Tissier recommande à tous de garder toujours le culte du souvenir des morts de Champagne; il évoque ensuite les horreurs des champs de bataille et fait des vœux pour que nous restions forts, afin d'éviter que pareil conflit ne se renouvelle. Bien des yeux se mouillent avant la sortie de l'église. Puis la foule se masse autour du Monument aux Morts et le Général Eon prononce le discours suivant :

MESDAMES, MES CHERS CAMARADES,

Au pied de ce Monument, élevé à la mémoire des enfants de Minaucourt tombés pour la France pendant la Grande Guerre, mes premiers mots s'adressent à M. le Maire et aux habitants de Minaucourt pour les remercier du pieux souvenir qu'ils gardent à nos camarades tombés sur cette terre de Champagne et inhumés dans le grand cimetière national qui se trouve près d'ici.

Ma gratitude va également à M. l'Abbé Faguier, le dévoué curé de Minaucourt, et à Mgr Tissier, qui, par sa présence et son éloquente allocution, a donné à cette cérémonie un éclat particulier.

Par ma voix, l'Association du Souvenir aux Morts des Armées de Champagne, les nombreux pèlerins accourus ici à l'appel du glorieux Chef de la IV^e Armée, le Général Gouraud, vous expriment leur vive reconnaissance pour le témoignage de douloureuse sympathie que vous donnez à tous ceux d'entre-nous qui ont perdu un être cher dans la Grande Guerre.

Les Morts de Minaucourt, que commémore ce monument, comme ceux des Armées de Champagne, qui reposent dans le grand cimetière national, ont donné leur vie pour le salut de la France; eux comme nous, les combattant survivants, avons lutté pendant plus de quatre ans contre l'envahisseur à force de sacrifices et de patiente énergie; mais eux, comme nous, nous comptons, en sauvant la France, mettre fin à toute guerre.

Nous espérons, en donnant, sans compter, notre sang et notre vie, épargner pour l'avenir, à nos enfants et à nos petits-enfants, l'horreur de nouvelles guerres.

Hélas! les événements actuels démontrent que si nous, Français, sommes profondément désireux de la paix, si les représentants de la France à l'étranger se montrent les champions acharnés de la paix, s'efforcent de constituer une fédération de nations européennes, de subordonner tout litige à l'arbitrage de la Société des Nations, et d'organiser des troupes internationales pour donner force exécutoire à ses décisions, nous ne sommes pas suivis dans cette voie; le désarmement moral n'existe pas parmi nos adversaires de 1914 et même parmi nos anciens alliés. Certains nous proposent de désarmer d'abord et de voir ensuite les moyens d'assurer une paix perpétuelle.

Quelle imprévoyance serait la nôtre si nous allions rester sans moyens de défense, sans armée susceptible de contenir les convoitises et le manque de bonne foi dans le respect des traités conclus et signés.

La dernière guerre doit nous rendre très circonspects; nous avons vu la violation de la neutralité belge; nous avons vu le massacre d'otages civils, belges ou français; sous prétexte de rendre la guerre moins longue, nos adversaires la faisaient plus inhumaine; nous avons vu l'envahisseur battre en retraite, et, obligé de reculer après la première Marne, nous refuser de poursuivre les combats en rase campagne; il s'est couvert de fils de fer, s'est incrusté dans le sol de notre France en tranchées profondes pour y mener une guerre, non pas courte, cette fois, mais très longue; vous en savez quelque chose, vous, les habitants de Minaucourt, qui avez dû abandonner vos foyers dévastés pendant tant d'années et mener la misérable vie de réfugiés loin du clocher natal. L'Allemagne, en modifiant sa tactique a été bien mal inspirée, c'est elle qui a prolongé le fléau de la guerre dans des conditions telles qu'elle a ébranlé et ruiné les assises de tous les États; l'Europe n'a pas encore repris son équilibre; l'Allemagne est responsable de cet état de choses et elle affecte de ne pas s'en rendre compte! Quelle impudence!

Après la Grande Guerre, après l'écrasement de l'Allemagne, nous étions en droit de dire à nos Morts, en les honorant et en les admirant : « Merci à Vous d'avoir sauvé la France, merci à Vous de nous avoir débarrassés pour l'avenir de toute nouvelle guerre. »

Douze ans après, nous devons leur dire : « Gloire à Vous qui êtes morts pour Elle; quant à nous, à nos fils et à nos petits-fils, nous sommes toujours prêts à suivre votre exemple pour défendre la France et la sauver encore. »

Général Eon.

Nous comprenons l'émotion du Général à parler en cet endroit, lui qui a perdu son fils à Massiges et son frère à Souain, lui qui a commandé la 33^e brigade à Prosnès, en 1914 et la 33^e division qui a enlevé les hauteurs de Moronvillers, du Casque et du Téton, du 17 au 20 avril 1917. Le Délégué du Souvenir français adresse également quelques paroles émues et dépose une palme, puis le cortège se forme pour se rendre au cimetière du Pont-du-Marson contenant 8.683 tombes françaises et six ossuaires contenant 9.210 corps. On a regroupé là les corps des cimetières et des secteurs du Pont-du-Marson, Médecis, Place-d'Armes, du Centre, du Promontoir à Massiges, Ravin-du-Marson, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 7 bis, 8, 8 bis, à Minaucourt, Varoquiez, du 410^e

R. I. à Ville-sur-Tourbe, de la Porcherie, de la Laiterie à Virginy, des Naigneux, Valmy, Auve, Rouvroy, Autroy, Cernay-en-Dormois, Berzieux, Bouconville, Fontaine-en-Dormois, Gratreuil, Somme-Bionne-Est, Hans, Laval, Wargemoulin, ainsi que les tombes isolées situées sur les lignes depuis Beauséjour jusqu'à Ville-sur-Tourbe.

Mgr Tissier donne une absoute solennelle, bénit les tombes, et fait prier pour les Morts. Le cortège se disloque et c'est au Ravin-du-Marson, en bas de la Main-de-Massiges, que l'on s'installe sur le terrain pour le déjeuner froid.

Le temps passe rapidement et les coups de trompe commandent le rassemblement. M. Chezél, après avoir fait refaire la reconnaissance des routes, est obligé d'indiquer qu'à la suite des dernières pluies, il est impossible de suivre l'itinéraire prévu par Maisons-de-Champagne, Beauséjour, Mesnil-les-Hurlus, les Hurlus, Tahure. Bien qu'on le regrette, tout le monde approuve la sagesse et notre ami laisse parler son cœur. Il montre les ouvrages de la Main-de-Massiges, leur dit que c'est à peu près le même spectacle partout, il demande donc à ceux qui l'écoutent de se représenter l'endroit où tombèrent nos valeureux soldats et termine par ce trait touchant :

A un récent pèlerinage, une bonne vieille maman venue de loin, ayant reconnu la tombe de son fils, y mit une plaque : « Maintenant que j'ai vu le nom de mon fils, dit-elle, je puis mourir tranquille ! » Peu après, le Bulletin de l'Association était adressé à cette dame mais revint avec la mention « décédée ».

Avant de repartir, le Général Eon recevait la lettre suivante signée de M. le Maire et de M. le Curé de Minaucourt :

« Au nom de tous les habitants de Minaucourt, et plus spécialement des familles de ceux qui sont morts pour la France au cours de la Grande Guerre, nous venons remercier l'Association du Souvenir des Morts des armées de Champagne d'avoir bien voulu donner, par sa présence au milieu de nous, un éclat tout particulier à notre cérémonie commémorative de ce jour.

« Nous avons été très touchés du geste vraiment fraternel accompli par l'Association au pied de notre Monument aux Morts, et nous vous sommes grandement reconnaissants des paroles si éloquentes que vous y avez adressées.

« Nous gardons un réconfortant souvenir de cette visite à Minaucourt et nous offrons à son vénéré Président, à son Secrétaire Général et à tous ses membres, l'hommage de nos sentiments les plus respectueux ».

C'est au cimetière de Suippes que le pèlerinage s'arrête ensuite; là, il y a 4.500 tombes françaises. Ce cimetière créé en 1915 a reçu les corps des cimetières 1 et 2 de Perthes-les-Hurlus, Est et Ouest de la Maison-Forestière, 33, 35 et 36, situés sur la commune de Suippes. Puis par la route de Souain, le pèlerinage passe près du camp des Deux-Tombes, d'où l'on aperçoit Souain reconstruit et l'immense tache blanche

formée par le cimetière national, bien connu de nos pèlerins, contenant notamment 9.044 tombes françaises, plus neuf ossuaires contenant 20.529 corps provenant de la région Souain-Hurlus, Mesnil-les-Hurlus, Tahure, Bouy, Beauséjour, Perthes, Saint-Hilaire-le-Grand, Ferme-de-Navarin, Maure. A Souain, il y a encore trois autres cimetières : le monument américain contenant 130 corps en deux ossuaires, le cimetière de l'Opéra contenant 143 tombes et 11 fosses communes contenant 121 corps, enfin le cimetière particulier dit Monument de la 28^e Brigade contenant 148 tombes.

A NAVARIN

Les deux fractions du pèlerinage s'étant réunies, et la foule des alentours se pressant au Monument de Navarin, l'on attend les personnalités qui ne tardent pas à arriver; voici Mgr Tissier, Mgr Hurault et le nouvel évêque de Saint-Dié, Mgr Marmottin, voici les Généraux Mangin, Eon, Lips, Beaudelaire, de nombreux officiers. Près de la crypte sont rangés les drapeaux des sociétés patriotiques et la fanfare de Somme-Py se fait entendre pendant que les pèlerins visitent la crypte ou font le tour d'horizon du haut du Monument.

Des commandements dans le service d'ordre, le dégagement du monument, la *Marseillaise*, voici le Général Pettelat, respectueusement salué par une foule de près de trois mille personnes. Il entre dans la crypte, se recueille et près de l'entrée procède à l'inauguration de l'ossuaire. Il prononce alors le très beau discours que nous reproduisons d'autre part, qui émeut visiblement tous les assistants.

Le Général Pettelat s'adresse ensuite à Mgr Tissier. Il lui dit toute sa joie d'être le délégué du Général Gouraud pour lui remettre sur le champ de bataille la rosette d'Officier de la Légion d'Honneur. Il rappelle tous les mérites de celui qui est appelé l'évêque du front de Champagne et fait ouvrir le ban. « Mgr Tissier, dit-il, au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous vous faisons Officier de la Légion d'Honneur ». Il frappe l'évêque de son épée et lui donne l'accolade. Le ban est fermé. Mgr Tissier, très ému, remercie le Général et le Gouvernement, dit la grande leçon morale, spirituelle et patriotique de Navarin et exprime sa reconnaissance d'avoir été décoré en soldat. « Oui, Soldat de mon Dieu et Soldat de ma Patrie, s'écrie-t-il, je les servirai jusqu'à mon dernier souffle ».

Puis Mgr de Châlons revêt les ornements noirs, et après le chant du *Libera*, cette merveilleuse plainte psalmodiée par les jeunes filles de la région, il donne l'absoute solennelle. Il élève lentement la main et bénit cet immense champ de bataille, si calme aujourd'hui, si terrible autrefois, cette craie blanche qui n'a pas encore rendu tous ses corps, tandis que là-haut, dans l'azur des cieux, défilent en rangs serrés, les âmes de nos soldats.

La cérémonie se termine par la visite de la crypte,

la recherche toujours émouvante des plaques, le tour d'horizon et le départ.

A Souain, arrêt au cimetière. Là, après une dernière prière dite par Mgr Tissier et tous les assistants, un dernier regard sur le front de Champagne, c'est le retour rapide dans le crépuscule qui tombe prendre les trains des diverses directions.

vers Châlons où le pèlerinage arrive sans incident pour

On se sépare, réconforté par cette belle journée et l'on se dit : « A l'an prochain », où le Comité d'ores et déjà donne rendez-vous à ses adhérents, toujours fidèles au Souvenir de nos Héros.

DISCOURS

prononcé par le Général PETTELAT

Commandant la région de Paris

Appelé lundi dernier auprès du Président du Conseil qui lui a demandé de représenter dans huit jours le Gouvernement à Boston au Congrès de l'American Legion, le Général Gouraud a dû s'embarquer mercredi, et m'a prié de vous exprimer tous ses regrets d'avoir empêché de présider comme d'habitude notre pèlerinage annuel ici.

En ce qui me concerne je devais, de toutes façons, prendre la parole aujourd'hui devant l'ossuaire que nous inaugurons et qui contient déjà 1.000 corps, déposés dans la première alvéole de droite, pour rappeler devant nous une des batailles qui ont illustré le plus ce front de Champagne.

Les itinéraires que vous avez suivis pour venir jusqu'ici vous ont remémoré les noms de maints endroits rendus célèbres par les combats qui s'y sont livrés, en août et septembre 1914, fixant pour des années le front atteint par nos Armées après la Victoire de la Marne ; Prosnes, Souain, les Hurlus, Ville-sur-Tourbe.

Par les combats de février et mars 1915, entre Perthes-les-Hurlus et la Ferme de Beauséjour, rendus plus durs par la température rigoureuse et la neige, et qui nous rapportèrent 2.000 prisonniers.

Ensuite, l'offensive du 25 septembre 1915, la première d'aussi grande envergure, conduite par le général de Castelnau, avec la 4^e Armée (Général de Langle de Cary) et la 2^e Armée (Général Pétain) et qui nous rapporta 25.000 prisonniers et 150 canons.

La bataille de Moronvilliers (17 avril 1917) où la 4^e Armée, sous les ordres du Général Anthoine atteignit les observatoires allemands qui lui avaient été donnés comme objectifs et dont elle illustra les noms : Mont-sans-Nom, le Casque, le Téton, le Mont-Blond, le Mont-Haut, le Cornillet.

La bataille du 15 juillet 1918, où après une longue et minutieuse préparation du champ de bataille, grâce à un choix judicieux de la ligne où le Commandant de la 4^e Armée avait résolu d'arrêter l'ennemi, grâce aussi à l'héroïsme et à l'abnégation de nos soldats, sept divisions françaises et une division américaine arrêtaient net la dernière offensive allemande conduite par 15 divisions de choc appuyées par dix autres.

Comme vous le savez, cette belle victoire marqua le tournant de la guerre. Ce fut l'écrasement des derniers espoirs de nos ennemis et le point de départ de cette suite d'offensives victorieuses qui, dans un rythme accéléré, ont obligé nos ennemis à déposer les armes.

Je voudrais aujourd'hui vous dire quelques mots de la dernière bataille, celle qui a commencé le 26 septembre 1918, et qui, menée par la 4^e Armée, conjointement avec la 1^{re} armée américaine nous a conduits à la veille de l'armistice, et par un effort continu, jusqu'à la Meuse de Mézières et de Sedan.

Lorsque, au début de septembre 1918, le Général en Chef posa au Général Gouraud les bases du problème à résoudre, ce n'est pas

sans une certaine inquiétude que ce dernier se livra aux calculs des moyens qu'il estimait nécessaires pour mener à bien une telle entreprise.

Il s'agissait en effet d'enlever une série de positions formidables organisées depuis quatre ans, et dont la profondeur, encore augmentée du fait du retrait de nos lignes à la veille du 15 juillet dépassait 15 kilomètres.

Les moyens donnés à la 4^e Armée furent considérables : 7 C. A. comptant 23 D. I. plus, en réserve au début, le 1^{er} C. O., les 73^e et 120^e D. I. auxquelles il faut ajouter les 2^e et 36^e D. I. US. débarquées dans la zone de la 4^e Armée après le commencement des opérations.

Pour le cas où se trouveraient dans l'assemblée des combattants de cette dernière bataille de Champagne, je vous demande la permission de rappeler les numéros des Divisions qui y ont pris part, en invitant chacun d'eux à saluer au passage le numéro de celle à laquelle il appartenait.

C'étaient de la gauche à la droite :

- Le 4^e C. A. avec les 7^e, 8^e et 163^e D. I.
- Le 14^e C. A. avec les 28^e, 68^e et 154^e D. I.
- Le 11^e C. A. avec les 21^e, 22^e, et 61^e D. I.
- Le 21^e C. A. avec les 13^e, 43^e, 167^e et 170^e D. I.
- Le 2^e C. A. avec les 3^e, 4^e, 14^e et 48^e D. I.
- Le 9^e C. A. avec les 157^e, 161^e et la 2^e D. M.
- Le 38^e C. A. avec les 71^e, 74^e D. I. et la 1^{re} D. C. P.

Ces 29 Divisions et ces 8 E. N. E. de C. A. formaient avec les troupes et services de la 4^e Armée, une masse de 550.000 hommes munis de 2.800 pièces d'artillerie dont 1.350 canons lourds.

Vous vous doutez de ce que peuvent représenter comme tonnage les approvisionnements de tous genres et les munitions nécessaires à de tels effectifs :

2.376.000 coups d'A. C. et 745.000 coups d'A. L., soit, rien que pour les munitions, 84.000 tonnes à manutentionner par vingt-quatre heures.

Mais ce n'est pas tout; il fallait pouvoir conduire la bataille jusqu'à la Meuse, et par conséquent réunir à l'avance et amener à pied d'œuvre tout le matériel capable de prolonger nos routes à travers les 20 kilomètres de tranchées françaises et allemandes, de réparer sans retard les ponts, immanquablement détruits, et de raccorder notre réseau de 0,60 au réseau allemand.

A cet effet, le Génie de l'Armée avait réuni dans ses dépôts l'avant-veille du jour :

- 26.000 madriers de 4 à 8 mètres.
- 8.000 fascines.
- 14.000 tonnes de blocage et cailloux divers.
- 100 travées complètes de pont de pilotes pour poids lourds.
- 15 à 20.000 rondins, etc.

Vous voyez que la préparation d'une telle bataille a exigé de la part de toutes les armes et services un effort formidable, fixé après mûre réflexion par le Commandement, et méthodiquement coordonné par les E. M.

Des effectifs aussi considérables allaient-ils du moins permettre de donner à la bataille un front assez étendu pour avoir des chances d'atteindre l'objectif ultime assigné à l'offensive?

Ce fut tout juste, et le front d'attaque dut se limiter à la partie comprise entre la Suippe à Aubérive et Ville-sur-Tourbe, c'est-à-dire une quarantaine de kilomètres.

L'instruction personnelle et secrète en date du 19 septembre du Général Gouraud, commandant la 4^e Armée, prévoyait que la bataille initiale comporterait une phase de rupture et une phase d'exploitation. Ce sont donc ces deux phases que nous examinerons tout d'abord. Elles conduiront la 4^e Armée sur l'Aisne. Nous verrons ensuite rapidement le forçement de l'Aisne, puis la marche vers la Meuse.

Phase de rupture. — Le plan d'action de l'Armée avait prévu la réalisation de la rupture en un jour. Dans la réalité, la rupture n'a été consommée qu'après une lutte de huit jours, se terminant par les assauts des 2 et 3 octobre.

Pendant ces huit jours de lutte très dure, le Commandement a dû chaque jour modifier sa manœuvre, choisir le point d'application

de ses forces suivant les points de forte ou de moindre résistance qu'avait permis de constater le combat de la veille.

L'assaut du 26, lancé après une préparation d'artillerie de six heures, permit de réaliser une avance moyenne de 4 kilomètres. La « zone de grand combat » de l'ennemi partout atteinte, sauf à gauche, était entamée sur le front des 21^e, 2^e et 9^e C. A.

Le 27, on réussit encore à progresser de 2 à 3 kilomètres au centre, moins à gauche, où les défenses de la vallée de la Py se révèlent formidables.

Le 28 est la journée des contre-attaques ennemies partout arrêtées.

Le 29, l'effort principal est fait au centre, où les 2^e et 9^e C. A. gagnent 4 kilomètres et prennent pied sur les hauteurs au Sud de Marvaux.

Le 30, cette avance est élargie sur les fronts des 21^e et 38^e C. A., permettant de préparer les assauts des 2 et 3 octobre auxquels participent la 2^e D. I. U. S. La crête Blanc-Mont, Médéah, Orfeuil est enlevée et dépassée.

On peut dire que la conquête de cet objectif consacre l'achèvement de la phase de rupture.

Le 4, à midi, le Général Commandant l'Armée peut écrire : « Les attaques incessantes de la 4^e Armée commencent à porter leurs fruits. L'ennemi vient d'être contraint d'abandonner la crête de N.-D.-des-Champs. Sur tout le front du 4^e C. A. des indices de repli se manifestent. »

En effet, le lendemain 5, l'ennemi avait évacué sans combats les Monts de Moronvilliers, le massif de Berru et Nogent-l'Abesse dégageant ainsi Reims.

L'exploitation jusqu'à l'Aisne. — Aussitôt que des indices de fléchissement de l'ennemi s'étaient fait sentir dans la vallée de la Suippes, le Général Commandant l'Armée avait donné des ordres pour accélérer sa retraite en attaquant sur toute la partie gauche du front.

Le 4 octobre, les 4^e, 14^e et 11^e C. A. progressaient d'environ 4 kilomètres, tandis que le 21^e C. A. atteignait Saint-Etienne à Arnes.

Le 6 au soir, le 4^e C. A. borde la Suippes, ayant la 5^e Armée à sa gauche.

Le 7, les C. A. forcent les passages de la Suippes et de l'Arnes, le 4^e à Selles, le 14^e à Hauviné, le 21^e à Saint-Etienne.

Le 9, à la droite de l'Armée, le 38^e C. A. enlève la boucle de l'Aisne entre Vaux-les-Mourons et Lançon.

Enfin, le 10, l'Armée a connaissance par le G. Q. G. du succès remporté dans le Nord, déterminant un repli général de l'ennemi.

Une poursuite vigoureuse est aussitôt prescrite, et le 12 au soir, la 4^e Armée borde l'Aisne de Rehel à Vouziers.

Ainsi, il fallut quinze jours de combats opiniâtres menés avec de gros moyens pour enfoncer le front de Champagne et contraindre le commandement allemand à replier ses troupes au-delà de l'Aisne.

Le Percement de l'Aisne. — D'après les ordres du G. A. C. le percement de l'Aisne devait s'effectuer par la droite de la 4^e Armée, en liaison avec l'Armée américaine.

En conséquence, du 13 au 17 octobre, l'effort principal sera prononcé par le 38^e C. A., appuyé par le 9^e. Il faudra quatre jours de combat au 38^e C. A., renforcé de deux D. I. fraîches, pour atteindre et occuper les défilés de Grand-Pré.

Le 18, l'effort est fait à sa gauche par le 9^e C. A. qui franchit l'Aisne, élargie par les barrages allemands, et présentant un banc d'eau de plus de 800 mètres, et conquiert les jours suivants une large tête de pont de Chestres à Terron.

Enfin, le 1^{er} novembre, l'action est menée par les 14^e, 9^e et 38^e C. A.

Elle atteint le 2 le Canal des Ardennes, en même temps que les Américains atteignaient Briquenay, et détermine ainsi l'ennemi à lâcher pied.

La poursuite jusqu'à la Meuse. — Le front se rétrécissant, le 38^e C. A. avait été retiré, tandis que les autres C. A. poursuivaient vigoureusement pour se saisir des passages de la Meuse. Le 7, la 4^e Armée atteignait les faubourgs de Sedan, où elle donnait la main à nouveau aux Américains et le 8 Mézières, dont les Allemands incendièrent l'hôpital avant de s'en aller. Le 10, le Maréchal prescrivait de pousser partout en avant. Et c'est ainsi qu'à la veille de

l'Armistice, les troupes de la 163^e D. I. (Général Boichut) forçaient le passage de la Meuse vers Vrigne-Meuse et résistaient victorieusement aux contre-attaques de la garde prussienne.

La 4^e Armée ne comptait plus alors que 12 Divisions.

Au cours de cette bataille de six semaines, elle avait libéré 120 villages et capturé à l'ennemi :

Près de 30.000 prisonniers, dont 600 officiers ; 670 canons ; 4.000 mitrailleuses.

Pour arriver à un tel résultat, que d'héroïques efforts, que de sacrifices sublimes il a fallu de nos vaillantes troupes, rivalisant d'ardeur et de ténacité avec les jeunes et superbes régiments américains.

Que dire surtout de ces héros qui, le 10 novembre à Vrigne-Meuse, sentant la paix toute proche, se sont portés à l'attaque avec une abnégation totale ?

C'est qu'ils avaient fait délibérément le sacrifice de leur vie « pour que la France vive », pour que cette horrible chose qu'est la guerre soit épargnée à leurs enfants.

Rappelez-vous cette belle réponse, souvent citée par le Général Gouraud, d'un soldat volontaire pour un coup de main dangereux, et à qui un jeune camarade fait le reproche d'oublier qu'il a trois enfants qui l'attendent au pays : « Justement : c'est pour eux que je le fais », répond le père.

Était-ce pour qu'à leur tour ces enfants vivent un jour les mêmes horreurs et les mêmes carnages ? Non, n'est-ce pas ? C'est pour obtenir une paix complète, une paix définitive.

Or, à l'heure actuelle, que peuvent ressentir ces morts glorieux si les bruits de ce monde parviennent jusqu'à eux ?

Du fait du prestige légitime, que lui ont valu leur héroïsme et la valeur de leurs Chefs, la France, après la Guerre, s'est vue l'objet des suspensions impérialistes les moins justifiées même parfois de la part de ses Alliés les plus fidèles. Pour désarmer un parti pris aussi immérité, la France a fait à la cause de la paix des sacrifices renouvelés et considérables, et plus elle en a fait, et plus on lui en a demandé, et plus on lui en demande encore.

Est-ce à dire qu'elle devait avoir une autre attitude ?

Je ne me permettrais pas de l'énoncer, même si je le pensais. Mais j'ai le droit, j'ai même le devoir, de rechercher les causes d'une telle politique.

On a répété que M. Briand aurait dit : « Je fais la politique de notre Armée ». Je ne sais si c'est exact, mais ce que je crois, c'est qu'il a pu dire qu'il faisait la politique de « nos possibilités en hommes ».

Messieurs, c'est là un grave problème, presque plus grave que celui de l'issue de la guerre, puisqu'il a pour effet de remettre à chaque instant celle-ci en cause. Rien ne sert cependant de fermer les yeux à la réalité. Je dirai plus : nous n'en avons pas le droit devant les tombes de ceux qui se sont sacrifiés pour nous.

Il est déjà assez amer de penser que si nos grands-pères et nos pères avaient compris leur devoir national, nous ne serions pas réunis aujourd'hui autour de ce monument, pour y pleurer qui un fils, qui un mari ou un frère, qui un père.

Permettez-moi de m'expliquer :

Lorsqu'on nous a appris en classe l'histoire de France, et qu'on nous parlait du règne de Louis XIV, on nous racontait les guerres soutenues par la France contre la moitié de l'Europe coalisée, on omettait généralement de nous dire que la France était alors de beaucoup la nation la plus peuplée de l'Europe : 20 millions, contre 8 en Angleterre et 5 à 6 en Espagne.

Sa population égalait le quart de celle de l'Europe tout entière.

Encore au début du XIX^e siècle, la France était la nation la plus peuplée après la Russie (29 millions 1/2 en 1815). Elle égalait encore le 1/6^e de la population de l'Europe.

C'est seulement à la fin de la Restauration et sous le Gouvernement de Louis-Philippe, c'est-à-dire pendant une longue période de paix, et une prospérité sans précédent que la situation de la France va se modifier du fait de l'affaiblissement de sa natalité et de l'augmentation de celle des autres peuples.

En 1871, la France, avec ses 36 millions d'habitants, n'est plus qu'au troisième rang en Europe ; l'Allemagne, son dernier adversaire, en compte 41.

Du moins, la différence n'est-elle pas tellement grande, et peut-on

espérer encore que la République, chargée de réparer les désastres imputables au Gouvernement Impérial, saura faire, dans cet ordre d'idées, l'effort nécessaire au maintien de notre situation dans le monde.

Il faut bien reconnaître qu'en France on n'a pas compris à cette époque l'importance du problème. Alors que l'Allemand mettait son orgueil à élever de nombreux enfants, le Français mettait le sien à faire « des placements de tout repos ».

Le résultat, c'est qu'en 1914, à la veille du conflit mondial qui allait ensanglanter la France pendant quatre ans, celle-ci n'a à opposer que 40 millions d'habitants à peine, aux 67 millions d'Allemands.

Or savez-vous ce que nous aurions pour leur opposer si le peuple français avait accru ses richesses humaines, entre 1871 et 1914, dans la même proportion que le peuple allemand? 59 millions d'habitants.

Eh bien! je vous le demande, croyez-vous que si la France avait compté en 1914, 59 millions d'habitants, l'Allemagne lui aurait déclaré la Guerre?

Rappelez-vous le plan Schlieffen d'invasion par la Belgique, cette grande manœuvre de débordement basée sur les effectifs respectifs des deux armées allemande et française, et qui n'échoua que de justesse en partie, parce que l'aile marchante ennemie fut affaiblie d'un certain nombre de divisions appelées sur le front russe. Je vous le dis, jamais le Grand Etat-Major allemand n'aurait osé tenter une telle manœuvre, ni même pousser le Kaiser à la guerre, si l'Armée Française avait eu des effectifs accrus de 50 pour cent. Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, nous aurions donc pu éviter cette abominable tuerie et n'aurions pas aujourd'hui à glorifier, mais aussi à pleurer tous ceux qui sont tombés ici.

Cette terrible leçon aura-t-elle du moins porté ses fruits? ou le sang, dont cette terre a été si généreusement abreuvée aura-t-il été versé en vain?

La réponse est facile.

Il suffit de comparer les statistiques de nos derniers recensements et celles des peuples qui nous entourent, et de rapprocher ces résultats des reniements et des exigences chaque jour plus véhéments de nos ex-ennemis.

De 1715 à 1925, la France est pour la population passée du premier rang au dernier rang des grandes puissances.

Et non seulement la situation ne s'améliore pas, mais elle empire, puisqu'en 1929 les décès ont dépassé les naissances de 12.564, alors qu'en Allemagne elle s'accroissait encore de 442.000 unités.

Pouvons-nous prendre notre parti d'un tel état de choses?

Est-ce pour en arriver là que nos glorieux Morts sont tombés?

Et avons-nous vraiment fait tout ce que nous devons à leur mémoire, quand nous venons ici leur apporter des larmes et des couronnes?

Que chacun se le dise bien : Notre indifférence en face de l'angoissant problème de la dépopulation, notre obstination à prendre pour but de notre vie la recherche du mieux-être pour nous et nos rares enfants, constituent le chemin le plus sûr pour aboutir à une nouvelle guerre.

Et surtout qu'on ne se paye pas de mots. Qu'on ne s'imagine pas que le jour où nous devrions faire face à une nouvelle agression, le matériel pourrait suppléer à l'insuffisance de nos effectifs.

Pour moi je ne connais pas de fortifications ni de cuirasses qui puissent arrêter un assaillant nombreux et résolu, lorsque des volontés humaines n'en animent pas la défense.

Et puis, du reste, la défense ne suffit pas pour amener un ennemi à mettre bas les armes.

Rappelez-vous 1918, et la bataille de six semaines que le vous ai résumée tout à l'heure.

Ce n'est pas sans but que j'ai appelé votre attention sur la masse de 550.000 hommes qui, bien qu'appuyée par des chars nombreux et par une artillerie formidable, avait été nécessaire pour vaincre la résistance ennemie et repousser notre adversaire au delà de la Meuse.

Pour que cette masse ait pu être mise à la disposition du Général Commandant la 4^e Armée, il a fallu qu'une partie du front français fût tenue par des troupes alliées.

Bien plus, pour que cette masse vint à bout des réserves enne-

mies, il a fallu que, sur d'autres parties du front, certaines de ces réserves fussent absorbées par d'autres offensives, notamment par celle de la 1^{re} Armée américaine, qui combattait à nos côtés.

Nous savons maintenant ce qu'est une guerre de coalition, ce qu'elle comporte de difficultés de tous genres, plus encore peut-être une fois la guerre finie, qu'au cours même des opérations.

Et cependant, du fait de la disproportion de nos forces et des forces allemandes susceptibles d'entrer en action après un certain temps, si nous devions encore être un jour acculés à la guerre, c'est d'une coalition que nous serions encore obligés d'attendre le salut.

Et non seulement nos dirigeants ont dû se préoccuper de renforcer et de développer nos alliances, mais ils s'employaient aussi depuis des années à fortifier les pactes de paix, d'où nous pouvions espérer tirer quelque garantie.

Au prix de quelles difficultés, parfois même de quels renoncements! Au lieu de nous en indigner, que ne les aidons-nous en travaillant au relèvement de notre natalité?

Les Français sont d'autant plus coupables de ne pas avoir plus d'enfants que les richesses naturelles et économiques du pays, les débouchés incalculables qu'offrent nos colonies, nous permettraient de nourrir une population beaucoup plus nombreuse.

La preuve en est faite par les trois millions d'étrangers qui vivent chez nous. Et avec cela dans certaines régions, les villages n'en sont pas moins déserts et les campagnes à demi incultes.

Jusque à quand va-t-on voir durer ce scandale?

Ne vous y trompez pas, c'est une question de vie ou de mort pour la France, et c'est pourquoi je suis en droit de dire que c'est la voix de nos Morts qui, par ma bouche, vous pose cette question.

Ne répondez pas que ni les uns ni les autres nous n'y pouvons rien. C'est une question d'éducation sociale qui est à redresser et à laquelle chacun de nous peut et doit s'employer. C'est dans nos foyers, c'est dans nos écoles, dans toutes nos sociétés d'éducation de la jeunesse, dans nos régiments enfin, que le spectre de la dépopulation doit être évoqué avec toutes ses conséquences. Lisez les bulletins mensuels de l'Alliance nationale pour l'accroissement de la population française. Ils vous renseigneront et vous guideront. Ils vous diront ce que vous, électeurs, avez le devoir d'exiger de vos députés, dans cet ordre d'idées, soit comme mesures les plus propres à favoriser la natalité, soit comme moyens d'abaisser le taux de la mortalité au même niveau que celui de certains de nos voisins.

N'oubliez pas que l'enjeu de cette campagne de longue haleine est la France elle-même. Nous ne pouvons donc pas nous en désintéresser. Nous devons à nos Morts d'y consacrer toutes nos forces.

Ils sont tombés pour que la France vive. Pour que la France vive, nous devons avant tout lui donner des Français.

Mes amis, le Général Gouraud avant de partir, m'a demandé de ne pas terminer mon allocution sans saluer en son nom encore une fois nos Morts de Champagne.

Je ne puis mieux faire que de vous relire la fin du discours qu'il a prononcé ici le 4 novembre 1923 lors de la cérémonie de la pose de la première pierre de ce Monument :

« O morts des Armées de Champagne! Officiers et soldats « héroïques, fantassins, cavaliers, artilleurs, sapeurs, aviateurs, « chasseurs des chars d'assaut, tombés au Champ d'Honneur, si « vous pouviez parler, que nous diriez-vous? »

« Est-ce qu'au fond de notre cœur à tous, Français, cette voix « secrète des morts ne nous murmure pas, »

« Nous sommes morts pour vous, pour que vous viviez libres « et heureux, pour que nos fils ne tombent pas un jour dans une « autre guerre. Rappelez-vous que de l'autre côté du Rhin la « nation de proie est là, prête à bondir, si vous la tentez. Restez « forts, restez vigilants, ne vous abandonnez pas aux doctrines « endormieuses qui dissolvent l'énergie, ne permettez pas que notre « sommeil soit jamais troublé par de nouvelles invasions. Pour « notre repos, comme pour votre salut, restez unis, comme nous « le fûmes, dans l'amour de la Patrie et la fidélité au drapeau. »

Restez forts, a-t-il fait dire à nos Morts. Un des principaux facteurs de la force étant le nombre, je suis d'accord avec eux en vous faisant adjurer par eux de rechercher ce nombre.